

L'étoffe de nos rêves

Gilbert Turp

Number 158 (1), 2016

Théâtres de rêve

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81040ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Turp, G. (2016). L'étoffe de nos rêves. *Jeu*, (158), 20–25.

L'ÉTOFFE DE

André Brassard et Lorraine Pintal comptent parmi les définisseurs de notre modernité scénique, et leur rôle d'artistes et de directeurs artistiques est immense. Leur parcours leur donne une longue perspective sur le réel et ses possibles. Leurs rêves sont ainsi moins des méditations et des imaginations que des désirs aux allures de projets.

Gilbert Turp



Lorraine Pintal dans son solo *Madame Louis 14*, créé par la Rallonge en 1988 et repris au Rideau Vert en 2011. Photo promotionnelle. © Angelo Barsetti

NOS RÊVES

Les gens de théâtre sont pragmatiques; ils sont faits des mille et un métiers et questionnements qui trament le tissu de cet art cousu main. Leurs rêves avancent avec leur connaissance intime, empirique, de leur art.

UN THÉÂTRE NATIONAL

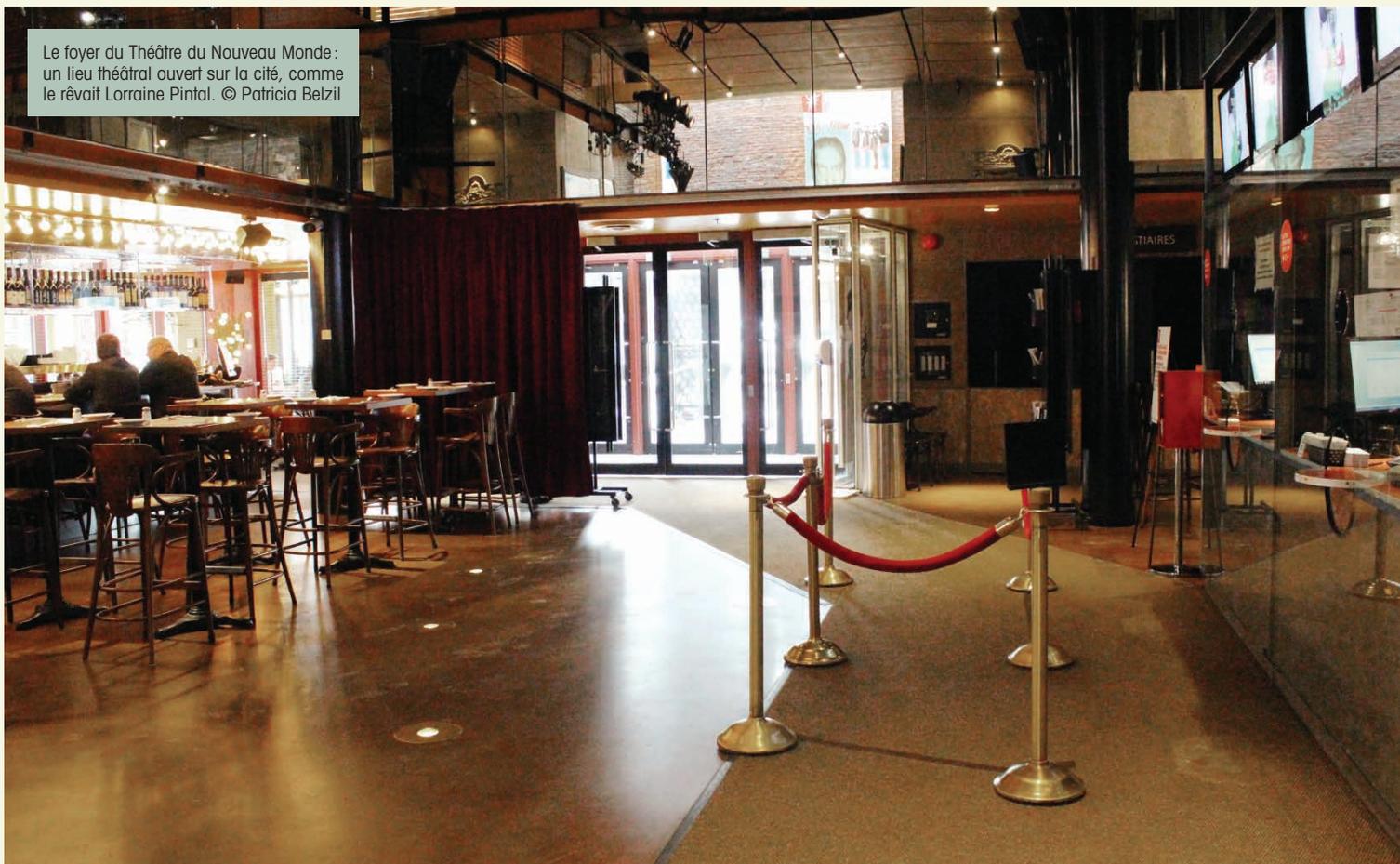
« Mon théâtre de rêve existe déjà en Europe, dit Brassard. Je rêve depuis longtemps de diriger une troupe permanente œuvrant au sein d'un théâtre municipal qui présente des pièces en alternance, comme la Schaubühne de Berlin. Mais le modèle européen pose problème dans notre contexte nord-américain. Lorsque j'étais directeur du Théâtre français du CNA, je me suis approché de l'idée de troupe permanente: une saison, j'ai réussi à garantir trois spectacles à sept acteurs, mais je ne parvenais pas à m'obliger à penser à eux pour des rôles en vue de l'année suivante. Ça pesait trop sur mes choix. Monique Mercure a beau être une comédienne extraordinaire, elle ne convient pas d'avance à toutes les distributions. Une troupe permanente exige une vingtaine d'acteurs, minimum. Diriger un théâtre ne m'a pas permis d'atteindre l'inaccessible étoile. On est circonscrit par nos moyens, les habitudes du public et la volonté politique des gouvernants. »

Faisant écho à ce constat, Lorraine Pintal ajoute: « Depuis que je dirige le TNM, je porte un rêve fondamental que je tiens sagement sur le réchaud pour m'éviter la déception de sa remise aux calendes grecques, faute de volonté politique: celui d'un théâtre national, tel qu'on en trouve en Europe. Cela semble encore hors de portée, bien que tout à fait envisageable, puisque ça existe ailleurs: je pense à l'Odéon, à Paris, dont le fonctionnement, le cahier des charges, le rayonnement et le budget permettent de ratisser tout le répertoire dans une dynamique d'échange, de recherche, de convivialité et de transmission. Un théâtre national, ici, permettrait notamment une vraie réflexion au sujet de notre répertoire. Il serait, pour les artistes, un espace de rencontre, de mixité et de ressourcement mutuel. Il servirait de laboratoire d'essai et d'expérimentation, de lieu de transmission intergénérationnelle, d'atelier de recherche et de mise en commun des idées et des rêves. Une telle institution donnerait aux artistes la permission de rêver. »

Alors que Lorraine Pintal réfléchit à haute voix aux grandes structures, du côté d'André Brassard, tout part du texte et débouche sur le jeu: ce que la lecture d'une pièce déclenche chez lui ne trouve sa résolution qu'en salle de répétition, avec les acteurs. Ils sont la chair du verbe. « Dans mon théâtre de rêve, reprend-il, la dramaturgie et le jeu s'encouragent à aller plus loin. L'alternance permet de jouer les pièces encore et encore, tant qu'elles sont porteuses et qu'elles résonnent dans le public. Elle permet aussi de créer un dialogue entre les œuvres qui renforce leur pertinence. En montant *Les Paravents* de Genet, je rêvais de faire alterner cette pièce avec *Le Soulier de satin* de Claudel; deux regards sur la colonisation, une question qui nous touche de près. J'aurais aimé aussi faire alterner *Sainte Carmen de la Main* de Tremblay avec *Josephine: the Mouse Singer* de Michael McClure, histoire de faire le tour du rôle de l'artiste dans la société. La troupe permanente, elle, préserve les acteurs de courir les contrats à gauche et à droite pour vivre. Ils sont payés pour jouer en alternance les grands et les petits rôles, et ils ont le temps d'approfondir leur jeu d'une pièce à l'autre. Ils sont disponibles, bien entraînés. On ne recommence pas à zéro à chaque nouvelle production. Au fil des ans, je me suis entouré d'un bassin d'acteurs de plus en plus habitués à ma méthode. Avec eux, j'ai essayé toutes sortes de choses: chuchoter le texte, répéter dans le noir, reprendre trois fois chaque réplique pour toucher différentes couches de jeu. Mes images – celle du Presto ou de l'élastique – se passent d'explications avec des acteurs familiers, une indication à demi-mot suffit à faire naître quelque chose. »

Alors que Lorraine Pintal réfléchit à haute voix aux grandes structures, du côté d'André Brassard, tout part du texte et débouche sur le jeu: ce que la lecture d'une pièce déclenche chez lui ne trouve sa résolution qu'en salle de répétition, avec les acteurs. Ils sont la chair du verbe.

Le foyer du Théâtre du Nouveau Monde : un lieu théâtral ouvert sur la cité, comme le rêvait Lorraine Pintal. © Patricia Belzil



« Depuis que je dirige le TNM, je porte un rêve fondamental que je tiens sagement sur le réchaud pour m'éviter la déception de sa remise aux calendes grecques, faute de volonté politique : celui d'un théâtre national, tel qu'on en trouve en Europe. [...] Un théâtre national, ici, permettrait notamment une vraie réflexion au sujet de notre répertoire. [...] Une telle institution donnerait aux artistes la permission de rêver. »

– Lorraine Pintal

Faire naître. J'ai souvent entendu André Brassard comparer son travail à celui d'une sage-femme. Son désir de mettre quelqu'un – ou quelque chose – au monde est-il le fond de son rêve? On touche ici au sacré, celui qui vient de l'intérieur et qui témoigne d'un dépassement qui nous dispense de tout dogme. Le rêve suit le miracle: d'abord on fait naître, ensuite on cultive.

Le rêve de Lorraine Pintal est chevillé à son rapport au public: «En ce moment, on manque terriblement de repères, dit-elle. Or, un théâtre national est un lieu marqueur de référence. Il offre une transmission réactualisée de notre répertoire. Il tisse des liens entre les époques, rend visibles les relais comme les ruptures. Une perspective historique est tout de même nécessaire à la compréhension du monde. Un répertoire national apporte ça: un certain sens de l'histoire. Il y a là un devoir vis-à-vis des citoyens qui se sentent négligés ou laissés pour compte. Bref, je rêve d'un carrefour pour les interrogations sociétales, politiques, économiques, scientifiques, éthiques et culturelles qui nous concernent tous. Le spectateur a besoin de se représenter les conflits et les idées qui ont façonné sa société. Au théâtre, le public peut jouer le rôle du jury au procès de l'histoire. C'est lui qui arbitre les conflits présentés sur scène, lui qui pèse la justice. Son écoute devient très active, démocratique. Je pourrais nommer une dizaine de pièces à revisiter, qui éclaireraient nos enjeux les plus actuels. Un théâtre national est, enfin, un moteur de rayonnement et de circulation des œuvres-phares, il a aussi pour mission d'atteindre son public partout au Québec et au-delà, par la tournée et les échanges. Car, hors de Montréal, il y a un écart et parfois une négligence.»

PERSÉVÉRER DANS LE RÊVE

Ces propos de Brassard et de Pintal semblent porter en sous-texte une réflexion sur la persévérance du rêve, qui fait de celui-ci un élément incontournable de la pensée. Le théâtre est l'art de donner de la substance au rêve, d'incarner un état de conscience.

«Quand j'ai quitté la direction du Théâtre français du CNA, dit André Brassard, j'ai repris mon rêve d'un théâtre municipal. J'ai même eu des discussions exploratoires avec la mairie de Montréal. J'ai imaginé le TFM, le Théâtre Fif de Montréal, une troupe toute masculine qui recréerait des œuvres du répertoire universel. L'homosexualité, pour moi, ne se réduit pas à une question de différence sexuelle; elle propose un point de vue autre sur le monde. Je suis convaincu que la société a besoin, pour s'enrichir, d'entendre ces points de vue différents. J'avais deux pièces en tête, *Un tramway nommé Désir* de Williams et *Le Misanthrope* de Molière, avec moi-même dans le rôle d'Alceste – tant qu'à rêver, aussi bien aller jusqu'au bout! Ce rêve du TFM est à lier à ma mise en scène des *Feluettes* de Michel Marc Bouchard¹, qui donnait lieu à un jeu s'approchant de l'*onnagata* du théâtre japonais².»

« L'homosexualité, pour moi,
ne se réduit pas à une question
de différence sexuelle ;
elle propose un point de vue autre sur le monde.
Je suis convaincu que la société a besoin,
pour s'enrichir, d'entendre ces
points de vue différents. »

– André Brassard

1. On connaît l'argument: dans le milieu carcéral, des prisonniers jouent une pièce reproduisant un crime passé, rendant nécessaire le recours à une distribution toute masculine.

2. L'*onnagata* est la forme féminine sur laquelle les acteurs masculins se moulent dans le nô.

«Un rêve, ça se construit, ça se travaille, dit Lorraine Pintal. Un jour, on pose une fondation; le lendemain, on monte une charpente. On persévère avec l'espoir de finir un jour par habiter son rêve, devenu maison. Au TNM, j'ai pu accomplir plusieurs rêves, tous éléments d'un grand rêve qui est pour moi existentiel. La rénovation du théâtre, par exemple. On ne vit pas et on ne travaille pas dans le vide. Les murs, la brique, c'est à la fois un point de départ et un aboutissement. L'architecture est un art; il crée une intelligence de l'espace habitable, détermine si un lieu est ouvert ou clos, invitant ou intimidant. On se sent bien au TNM. Le théâtre est convivial: il y a un lien fluide entre ses espaces publics et ses espaces

de travail, qui le rend animé, vivant. J'ai également réalisé plusieurs rêves de metteuse en scène. Je suis particulièrement heureuse d'avoir revisité des œuvres de Claude Gauvreau et de Réjean Ducharme. Ces deux incontournables de notre répertoire sont des funambules, ils oscillent sur un fil entre révolte et folie, et leur œuvre témoigne d'un torrent de désir et d'une libération du langage qui ouvrent les vannes entre soi et le monde, au risque du vertige. La folie, surtout celle qui résulte de l'étouffement des rêves, résonne très fort pour moi. Le moment charnière de tout mon questionnement existentiel, de ma vision du monde et de mes rêves de théâtre, ça a été mon spectacle *Madame Louis 14*. J'ai tout fait dans ce projet.

Je l'ai conçu, écrit, mis en scène et interprété. Une plongée totale. Dès lors, il n'y a plus eu d'incertitude ou de flou sur mon identité d'artiste. Bien sûr, quiconque est comédien l'est toute sa vie. Mais la mise en scène est devenu le langage par lequel j'exprime le mieux ce qui me préoccupe. Avec le temps, les rêves révèlent une cohérence. Maintenant, je rêve de monter *Marat-Sade* de Peter Weiss, la pièce est au carrefour de tout ce qui m'intéresse: elle se passe dans un asile de fous à une époque cruciale de l'histoire, elle porte une charge de révolte et un débat philosophique très profond sur la nature et la culture, et elle permet un langage scénique proche du délire.»

Atteindre au sacré : André Montmorency dans *Damnée Manon, sacrée Sandra*, mis en scène par André Brassard (Théâtre de Quat'Sous, 1977). © André Cornellier





DES RÊVES INACHEVÉS

Pour sa part, André Brassard aborde la question de la persévérance du rêve par l'angle existentiel: «Je me suis souvent demandé si le succès que j'ai connu si vite n'a pas été une sorte d'empêcheur de rêver. Les propositions se multipliant, j'ai répondu aux demandes. On n'a pas le temps de rêver quand on est dans le tourbillon. Comme pigiste, j'ai plus souvent accepté de monter des pièces déjà programmées par les directions artistiques qui m'engageaient que de proposer des projets qui me tenaient à cœur. Bien sûr, je suis heureux d'avoir dirigé autant de créations. J'ai aussi pu monter presque tout Jean Genet, un auteur capital pour moi. Je n'ai pas de regrets, sinon quelques rêves inachevés. J'ai échoué, à l'époque des *Paravents* de Genet, à convaincre le FTA de coproduire la version intégrale (qui dure plus de huit heures) en plein air, toute la nuit, dans le Théâtre de Verdure au parc La Fontaine, où je me serais arrangé pour que le soleil se lève au moment du dernier tableau. J'aurais aussi voulu monter *L'Échange* de Claudel, *Les Corbeaux* d'Henry Becque et, enfin, *Phèdre* de Racine. Il est trop tard, maintenant. Mais le seul projet qui reste encore à l'état de rêve pur dans ma tête, c'est *The Greeks*. La pièce est restée à l'affiche pendant une saison à

Londres. Elle reprend le cycle de la guerre de Troie à partir d'Homère, d'Eschyle et d'Euripide. Cela représente cinq ans de plongée avec un groupe d'acteurs. Je serais allé au bout d'une vision de l'histoire du monde en partant de la guerre et de l'injustice, ce qui, paradoxalement, revient pour moi à faire du théâtre une quête de paix et de justice. Il aurait fallu que je m'y mette plus jeune, quand j'avais l'énergie et la santé. Si un miracle se produisait et que je retrouvais la forme que j'avais avant mon accident cardio-vasculaire, c'est ce que je ferais: *The Greeks*.» Un tel cycle grec aurait bouclé une boucle liée à une autre généalogie mythique qu'André Brassard a menée de main de maître tout au long de sa vie: le cycle des *Belles-Sœurs*.

En fin de compte, chez ces deux artistes, le rêve prend la forme d'un idéal projeté qui peut devenir une idée, qui, à son tour, pourrait devenir un projet. La part du rêve est indissociable de la personne chez les artistes, tout émérites ou humbles soient-ils. Comme disait Shakespeare, notre expérience réelle est enveloppée de l'étoffe de nos rêves. La finalité de ces entretiens avec Brassard et Pinal est, peut-être, de transmettre le désir même de rêver à ceux qui viendront après nous. Car les rêves sont faits pour être poursuivis. ●

André Brassard, avec Rita Lafontaine, lors d'une répétition de *Damnée Manon*, sacrée *Sandra* de Michel Tremblay (Théâtre de Quat'Sous, 1977).
© André Cornéliier